

ministerie: Binnenlandse Zaken, niet Oorlog, was belast met de uitvoering van de militiewetten en het ministerie coördineerde in 1913 nog de werkzaamheden van een *Commission Centrale de la Mobilisation Civile*, een interministeriële werkgroep rond de rol van de burgerlijke overheden in oorlogstijd en de evacuatie van de administraties richting Antwerpen bij een invasie.

Met haar boek levert Nel de Mûelenaere een boeiend relaas van een boeiende periode af. De auteur geeft soms wel de indruk niet helemaal vertrouwd te zijn met het militair bedrijf of het bijbehorend jargon. Helaas zijn er ook wat fratsen van de zedduivel aan de aandacht van de eindredactie ontsnapt – met name in het besluit (pp. 207-218). Deze details hypothekeren uiteraard geenszins de conclusies die uitnodigen tot een prikkelend historisch debat en aanzetten tot verder onderzoek.

Piet Veldeman

MAARTEN VAN GINDERACHTER
*The Everyday Nationalism of Workers.
 A Social History of Modern Belgium*
 California, Stanford University Press, 2019, 280 p.

En tant qu'État-nation fragile et problématique, la Belgique a déjà fait l'objet de nombreuses recherches consacrées tant à sa légitimité qu'à ses fractures et ses faiblesses. Nombre de celles-ci portent essentiellement sur les institutions, les structures, les partis, les groupes de pression... Mais que sait-on des sentiments de « Monsieur et de Madame-tout-le-monde »? Aujourd'hui, il est souvent question de divorce entre la classe politique et la société civile. Qu'en était-il par le passé et surtout quels sont les outils auxquels l'historien peut recourir pour sonder ces sentiments et les représentations « d'en-bas »?

Cette question est au cœur de l'ouvrage de Maarten Van Ginderachter. Comme il le souligne en introduction, le rôle des masses dans l'émergence du sentiment national moderne demeure l'une des grandes inconnues des recherches relatives au nationalisme. Ce sont surtout les élites qui ont été étudiées, non seulement parce que les sources qui les concernent sont plus nombreuses et d'un accès

plus aisé mais aussi parce que les penseurs qui ont largement inspiré les recherches se sont basés sur un modèle constructiviste, appréhendant comme naturel le processus de transformation de « paysans » en « Français » pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Eugen Weber (*Peasants into Frenchmen*). Autrement dit, l'idée de la nation comme intégrée et acceptée par la population au sens large. Mais peut-on considérer ce processus comme établi et, surtout, comment l'analyser?

L'ouvrage – qui porte essentiellement sur la seconde moitié du 19^e siècle avec un épilogue consacré à la Première Guerre mondiale – est structuré en deux parties: la première porte sur les vecteurs et acteurs de la construction de l'État-nation et la seconde sur les signes de cette identité nationale dans des pratiques du quotidien. L'auteur a choisi les militants du Parti Ouvrier Belge (POB), un terrain qu'il connaît bien et qui s'inscrit dans le *continuum* de ses recherches antérieures. *The everyday nationalism* s'appuie sur une solide base théorique et se nourrit notamment du concept d'« indifférence nationale » surtout mobilisé jusqu'ici en Europe centrale et orientale. Ce faisant, l'ouvrage jette aussi des ponts entre l'histoire du nationalisme dans l'Europe de l'Ouest et de l'Est.

Écrit pour un public international, l'ouvrage débute par un chapitre introductif sur l'histoire de la Belgique. Suivent ensuite cinq chapitres où sont passés au crible des acteurs et phénomènes majeurs de la construction de l'identité nationale: l'école, l'armée, la monarchie, les commémorations nationales ou encore les élections. À chaque fois, l'auteur montre bien comment ces ressorts ont été utilisés dans le contexte belge. Il sonde leurs limites mais aussi la difficulté de mise en œuvre de grilles d'interprétation crédibles. Il revient, par exemple, sur la question de savoir pourquoi l'armée ou l'enseignement n'ont pas joué de rôle décisif en Belgique contrairement à la situation qui prévaut dans d'autres pays. Il est également question de l'inscription du POB dans la rhétorique nationale – l'appropriation par celui-ci de la Révolution de 1830 – ou encore de la participation de la classe ouvrière aux pratiques commé-

moratives et de ce qu'elle peut apporter en termes de signification. Ces chapitres ne sont donc pas une histoire d'en haut mais un dialogue entre les politiques et les pratiques, en recourant à la fois à des sources classiques mais aussi à des correspondances exhumées, par exemple, dans les archives du Palais royal ou encore à des archives de police.

La question de la relation entre les sentiments d'appartenance nationale et les sentiments d'identité de classe est intéressante à plus d'un titre. Sur un plan général d'abord car nationalisme et socialisme sont souvent présentés comme des mouvements antagonistes, inconciliables, sur un plan spécifique. Ensuite, parce que le POB, créé en 1885, a un profil réformiste, qu'il va participer au processus politique belge et deviendra, pour reprendre les termes de l'historien américain Val R. Lorwin, le plus national des partis politiques belges, ce qui n'empêche pas des fluctuations au fil du temps au gré des luttes – dont les grèves de 1886 – mais aussi le combat en faveur du suffrage universel. Mais ce qui vaut pour les cadres du parti vaut-il également pour les militants? Et surtout y a-t-il des différences entre les travailleurs wallons, francophones et flamands? Une question pertinente tant cette dimension est considérée comme essentielle pour analyser les sentiments d'appartenance et le lien à l'État-nation dans le contexte belge. C'est donc une triple perspective qui est envisagée dans cette première partie: les politiques étatiques, le POB et la classe ouvrière.

La seconde partie se révèle également particulièrement riche. Il ne s'agit pas d'étudier les sentiments des citoyens ordinaires à partir de sources les concernant mais bien de sources qu'ils ont eux-mêmes produites. Ce faisant, Van Ginderachter établit un lien entre ceux que l'on peut qualifier d'anonymes de l'histoire et la littérature scientifique. Parmi celles-ci, il en est qui apparaissent d'évidence: lettres, chansons... Mais la véritable originalité, ce sont les quelques 27.000 « tweets » prolétariens analysés par l'auteur. De quoi s'agit-il? Les militants socialistes étaient invités à verser une obole au Parti, le « denier de la propagande ». Chaque versement pouvait être accom-

pagné d'un texte bref (le fameux « tweet ») que le journal publiait ensuite. Ce qui a été analysé dans le cadre de cet ouvrage, ce sont les messages publiés dans le quotidien socialiste gantois *Vooruit* de février 1886 à décembre 1900. L'auteur se livre à une analyse fine des messages par catégories. Si l'on s'en tient à la problématique de la nation ou de la langue, ce sont un peu plus de 305 tweets qui s'y réfèrent, soit 1,57 % de l'échantillon auquel on peut également ajouter 0,05 % de messages explicitement anti-flamands. Les chiffres sont du même ordre de grandeur, que l'on prenne en compte l'ensemble des messages ou uniquement ceux émanant de Gantois. Cette part relativement faible place ce critère bien loin derrière les sentiments anticatholiques. C'est bien là l'un des éléments importants de l'ouvrage qui montre que le clivage philosophique pèse bien plus parmi les ouvriers que les divisions linguistiques. Il s'agit là d'un constat intéressant tant ce clivage philosophique a été mis en avant pour analyser le fossé entre libéraux et catholiques mais dont on mesure ici l'étendue et l'impact sur les masses ouvrières.

La recherche est bien évidemment conséquente et particulièrement riche même si l'auteur écarte, me semble-t-il, un peu trop rapidement les textes similaires parus dans *Le Peuple*. Il justifie sa démarche en expliquant que ceux-ci sont plus courts, plus collectifs et ne contiennent généralement que le nom du donateur. Il n'empêche que quelques coups de sonde dans le quotidien socialiste francophone auraient pu être intéressants. En jetant un œil rapide – qui ne remplace évidemment en rien une recherche approfondie – on trouve, par exemple, dans *Le Peuple* du 11 avril 1896 un tweet du genre « Pour que le chien flamand ne vole plus le jambon wallon du mouleur de Familistère dans la rue Masui ». On y trouve également des tweets en néerlandais, certes pas très nombreux mais néanmoins significatifs.

Sur base des sources consultées, l'auteur pose non des constats sur les sentiments d'appartenance mais aussi sur la manière dont ces derniers peuvent être interprétés. Il montre également combien ces sentiments sont susceptibles d'évoluer. Ainsi

épinglé-t-il l'importance de la grève de 1886 sur le ressenti des prolétaires wallons. Mais une approche plus critique peut prendre des formes différentes : on peut rejeter la Belgique non pas tant comme État mais bien comme incarnation du monde catholique. Il s'agit aussi d'interroger le sens de l'action : participer à des commémorations implique-t-il que les travailleurs soient *ipso facto* des patriotes ? Comment convient-il d'analyser certaines formes d'engagement ? On sait que le militantisme wallon – ou, en tout cas une forme de rejet du mouvement flamand – s'est développé dans certains centres urbains wallons et que les travailleurs n'hésitaient pas à entonner la *Marseillaise* plutôt que la *Brabançonne*. Mais s'agit-il de la *Marseillaise* en tant qu'hymne de la France ou plutôt de son identification comme un chant révolutionnaire ? Et peut-on pour autant parler de rejet de la Belgique ?

Si les balises chronologiques sont centrées sur les deux dernières décennies du 19^e siècle, l'objectif du livre va au-delà puisqu'il s'agit de comprendre si les sentiments d'appartenance forgés dans la seconde moitié du 19^e siècle vont à leur tour permettre de mieux appréhender les cadres de l'Europe d'après la Première Guerre mondiale où langue et ethnicité occuperont une place majeure. Or, dans sa conclusion, l'auteur nous montre que ce ne sont pas tant ces sentiments mais bien l'impact de la Grande Guerre et les politiques mises en œuvre durant celle-ci qui vont exercer un impact majeur sur l'évolution des sentiments d'appartenance et sur le rôle clé que langue et ethnicité y occuperont. Ce qui perturbe quelque peu le lecteur, c'est l'impasse que fait l'auteur sur le début du 20^e siècle. On sait, dans le contexte belge, combien ces années vont être importantes, combien le mouvement wallon va associer sa volonté de réformer la Belgique avec sa dénonciation du poids du monde catholique (flamand). Le socialiste Jules Destrée est l'un des fers de lance de ce discours. Celui-ci impacte-t-il les masses ouvrières socialistes wallonnes ? En d'autres termes, ces années n'ont-elles pas aussi contribué à faire bouger les lignes en termes d'appartenance ? Quel est, par exemple, l'impact de titres tels « Au voleur ! La terreur cléricale en Flandre »

à la une du *Peuple* du 12 juin 1912 ou encore « Pour la Wallonie autonome » en première page du même journal une semaine plus tard. Les élections de 1912 et leur résultat décevant pour le POB n'ont-ils pas fait évoluer ces sentiments d'appartenance nationale ou, à tout le moins, envisager une Belgique différente dans ses structures ?

L'ouvrage est accompagné d'une abondante bibliographie. Un seul titre nous semble manquer à l'appel : l'ouvrage pionnier de Marcel Liebman consacré aux socialistes belges de 1885 à 1914 paru en 1979. Mais nous ne doutons pas qu'il s'agit d'un simple oubli. Bref, un ouvrage à lire pour tout qui s'intéresse tant à l'histoire de la Belgique qu'à celle du monde socialiste, mais aussi au phénomène du nationalisme tel que mis en œuvre par des pratiques étatiques ou perçu, appréhendé, ressenti dans les pratiques quotidiennes : une démarche scientifique trop peu mise en œuvre jusqu'ici.

Chantal Kesteloot

RUUD BRUIJNS

Liever revolutie dan oorlog!. De Internationale Socialistische Anti-Oorlogsliga (1931-1939)

Antwerpen, Vrijdag, 2018, 333 p.

Historicus Ruud Bruijns schreef de geschiedenis van de Internationale Socialistische Anti-Oorlogsliga (ISAOL 1931 – 1939), een organisatie die aanvankelijk in de schoot van de officiële socialis-tische partijen in Nederland en in België werkte. Ruud Bruijns maakte daarvoor gebruik van twee masterthesissen over de ISAOL en vulde deze aan met informatie uit nieuwe bronnen zoals de archieven van de Belgische Werkliedenpartij (BWP). Het is een voorbeeld van voortschrijdend historisch inzicht. Dit op zich is al een reden om het werk door te nemen, maar bovendien bevat het een intrigerend stuk geschiedenis.

De auteur wou de geschiedenis van Liga in Nederland en in België schrijven want tenslotte was het een internationale organisatie. Maar de analyse van de Liga-Nederland is beperkt en het is jammer dat de auteur niet dieper heeft uitgespit waarom de evolutie in beide landen verschillend was.